Travaux neuchâtelois de linguistique, 2001, 34/35, 369-382

# Homogénéité et hétérogénéité de la langue latine selon Varron et Aulu-Gelle: aspects historique, social et fonctionnel

**René AMACKER**
Université de Genève[1]

Of the many Latin texts in which we find views on language — and in particular on linguistic change and variation — Varro's *De Lingua Latina* and Gellius'*Noctes Atticae* provide good examples of the perspectives, respectively, of the Stoic philosopher and of the 'antiquarian' philologist. Stoics consider that language was created as perfect as possible, almost completely motivated; in this view, every inconsistency is due to some initial error, to borrowing, or to the wear of time (following the epistemological model of the Four Ages). Morphological heterogeneity can be ascribed to anomaly, a principle which contrasts analogy and formal perfection. For Gellius, the original perfection of language is attested in the first Roman writers; but he knews that phonology, morphology, lexicon and even syntax have changed over time. He also refers to synchronic discrepancies in pronunciation and lexical variations due to local and mostly social circumstances (thus following the model of rhetorics). Generally speaking, linguistic changes or variations are always considered, both by the philosopher and the philologist, as the result of the working of the natural law of progressive corruption.

Les idées romaines sur la langue se trouvent dispersées dans plusieurs sortes de textes, notamment, bien sûr, dans les ouvrages techniques des grammairiens, des philosophes et des théoriciens de la rhétorique; mais aussi dans les ouvrages littéraires, chez Cicéron, par exemples, ou Pline le Jeune. César lui-même avait écrit sur l'analogie un livre perdu. Reconstituer, sur cette base hétérogène, une doctrine cohérente qui représenterait le savoir commun des Latins en la matière est évidemment impossible, d'autant que chez un même auteur, parfois à quelques pages de distance seulement, on surprend des idées diamétralement opposées les unes aux autres[2].

Dans ces conditions, le rôle du lecteur moderne est délicat: il doit, d'une part, agir en philologue prudent pour comprendre les textes en évitant de les surinterpréter; mais il doit aussi, d'autre part, agir en historien, voire en épistémologue, pour tenter de mettre au jour, ici la démarche, là l'enjeu

1 Faculté des Lettres, 2, rue de Candolle, CH-1211 Genève 4.

2 *Cf.* mon article de 1990, pp. 272 et 286.

intellectuel, qui les sous-tendent. Concernant le changement linguistique, sous les espèces de l'évolution, de la variation et de l'hétérogénéité, c'est, à mon sens, ce dernier point de vue qui permet peut-être le mieux d'aborder les textes antiques, qui ne parlent jamais, il faut le dire d'emblée, ni de la langue ni du changement 'en eux-mêmes et pour eux-même', – s'il m'est permis de paraphraser ici la dernière phrase du *Cours de linguistique générale*.

J'articulerai ma communication en deux parties inégales, l'une consacrée à la philosophie du langage (dans laquelle les stoïciens occupent une position dominante), l'autre à ce que je propose d'appeler, faute de mieux, la philologie (dans laquelle les grammairiens triomphent). Pour conclure, je tenterai de montrer à quels modèles épistémologiques, plus ou moins consciemment adoptés, les auteurs dont je parle ont recouru.

## 1. Philosophie du langage

Pour les besoins de mon exposé, je distinguerai la perspective génétique, pseudo-historique, de la perspective fonctionnelle.

*1.1.* J'ai déjà eu l'occasion, en d'autres temps, de montrer que la pratique étymologique des Anciens, développée par les stoïciens dans la voie ouverte par le *Cratyle* de Platon, mais connue surtout – les textes originaux ayant péri – par Varron et par Augustin, suppose la transparence (morphologique et sémantique) totale de la langue et, par conséquent, sa réduction par voie hypothétique à des mots iconiques aussi courts que possible[3]. Pour Varron, par exemple, tout ce qui est authentiquement latin devrait répondre, pour ainsi dire par définition, à cette exigence d'homogénéité morphologique et sémantique originelle; les exceptions, source de l'hétérogénéité observée, résultent, dans cette perspective, de trois causes distinctes: les mots qui résistent à l'analyse étymologique peuvent avoir été (i) mal établis par les inventeurs de la langue latine, ou (ii) obscurcis par l'influence perturbatrice du temps, ou (iii) empruntés à une langue étrangère[4].

3 *Cf.* mon article de 1991 [1992] (les procédés mis en œuvre par Varron sont tous fondés sur le mécanisme réel de la langue, sinon qu'ils sont généralisés sans la garantie de l'intersubjectivité). Une thèse seulement en partie analogue se trouve esquissée par Herbermann, 1991, pp. 364-365.

4 *Cf.* VARRO *ling.* 5,3 *quae ideo sunt obscuriora, quod neque omnis impositio verborum exstat, quod vetustas quasdam delevit, nec quae exstat sine mendo omnis imposita, nec quae recte est imposita, cuncta manet: multa enim verba litteris commutatis sunt interpolata; neque omnis origo est nostrae linguae e vernaculis verbis, et multa verba*

A cet égard, certains auteurs, constatant les ressemblances indéniables entre le grec et leur langue (par exemple en *agros* et *ager* ‘champ cultivé’), avaient même supposé que le latin dérivait, au moins en partie, du grec arcadien, qui aurait été apporté en Italie par Évandre (héros qu’Énée va trouver, au chant 8 de l’*Enéide*, à l’emplacement de la future Rome)[5].

Les écoles philosophiques autres que le stoïcisme ont des positions différentes: les aristotéliciens, pour qui la langue est conventionnelle, n’ont pas grand chose à dire sur l’origine du langage[6], tandis que les Épicuriens, pour qui le langage est issu progressivement, dans les diverses sociétés humaines, du besoin de communication qui a donné forme aux cris primitifs, se placent hors du courant principal qui considère, très généralement, que le temps est facteur de corruption[7].

*1.2.* Au point de vue fonctionnel, dans les ouvrages qui nous ont été conservés, les Latins n’ont guère étudié leur langue que dans son aspect morphologique au sens large, que Varron appelait *declinatio* (c’est-à-dire flexion, dérivation et même composition)[8]. Ici aussi s’opposent la perfection théorique et l’imperfection réelle. La première répond au principe de

*aliud nunc ostendunt, aliud ante significabant* «Ces matières sont d’autant plus obscures que la création des mots ne s’est pas conservée manifeste dans son ensemble, parce que le temps a effacé certaines de ces créations; celle qui s’est conservée manifeste n’a pas été créée dans son ensemble sans erreur; celle qui a été créée correctement ne reste pas intacte, car beaucoup de mots ont été altérés par des changements de lettres; l’origine (des mots) ne provient pas dans son ensemble de mots domestiques propres à notre langue; beaucoup de mots désignent à présent autre chose qu’ils ne signifiaient jadis» (je garde dans ma traduction toute la maladresse du texte, qui trahit peut-être une adaptation hâtive d’une source grecque par Varron).

5 *Cf.* VARRO *ling.* 5,21 *hinc fines agrorum termini, quod eae partes propter limitare iter maxime teruntur; itaque hoc cum I in Latio aliquot locis dicitur, ut apud Accium, non terminus, sed terimen; hoc Graeci quod termona. Pote vel illinc; Evander enim, qui venit in Palatium e Graecia, Arcas* «de là [de *terere* ‘user, fouler’] les délimitations des champs, *termini* ‘bornes, limites’, parce que ces régions, à cause du chemin limitrophe, sont particulièrement foulées; c’est pourquoi [à cause de l’étymologie par *teritur* ‘est foulé’] ce mot se dit avec *i* en certains lieux dans le Latium, comme chez (le poète) Accius: non pas *terminus*, mais *terimen*; c’est ce que les Grecs (appellent) *termôn*. Il est possible même (que *terminus* tire son origine) de là, car Évandre, qui s’installa sur le Palatin venant de Grèce, était Arcadien». Une autre tradition faisait du latin une variété du grec éolien (*cf.* Herbermann 1991: 360).

6 Par exemple, le fameux passage d’ARISTOT. *int.* 1 (16 a 4-9) élude tout à fait la question.

7 EPICVR. *epist. ad Herod.*, *apud* DIOG LAËRT. 10,75; LVCR. 5,1019-1055. Sur la position épicurienne, bonne synthèse dans Hossenfelder (1991). Je reviens sur laquestion de l’origine du langage chez les auteurs latins dans un article à paraître.

8 Sur ce concept, voir Taylor, 1975.

l'analogie, c'est-à-dire de la régularité, autrement dit de l'homogénéité du système. La seconde repose sur l'anomalie, c'est-à-dire l'irrégularité, l'exception, voire la faute, autrement dit l'hétérogénéité du système[9].

Il est vrai que, pour Varron tout au moins, la perfection analogique ne saurait rendre un compte exact de la nature de la langue réellement parlée, qui est bien plutôt un composé d'analogie et d'anomalie, l'homogénéité analogique n'étant apparemment qu'un idéal, construit par la généralisation abusive des règles qui ordonnent telles ou telles parties de la langue. De même, nous avons vu que l'homogénéité originelle morphologique et sémantique, selon le même auteur, pouvait avoir souffert de menues erreurs dues aux difficultés rencontrées par les créateurs de la langue, la perfection supposée n'étant, ici aussi, qu'une vue de l'esprit, effet d'une illusion rétrospective, dont je crois d'ailleurs qu'elle n'est pas autre chose que la projection pseudo-historique, sur le plan génétique, de l'idéal analogique établi pour sa part sur le plan fonctionnel.

La position philosophique, telle qu'elle se lit chez Varron (ou, bien plus tard, chez Augustin), ignore presque tout à fait les variations et les hétérogénéités d'ordre sociologique[10]. Ce n'est en revanche pas du tout le cas de la position que j'ai proposé d'appeler philologique, dont le caractère principal est d'être une forme de purisme, fondé sur un corpus d'auteurs classiques qui déterminent pour des siècles la norme du bon usage.

## 2. Philologie

Je dois peut-être justifier ici le terme de philologie que j'ai retenu pour désigner la position des auteurs, grammairiens ou intellectuels, qui font de la littérature du passé leur idéal linguistique. Voici donc mes raisons. La première tient simplement au fait que, dès Platon et Aristote, est *philologos* l'amateur des lettres, tel justement Aulu-Gelle, 'antiquaire' du deuxième

9 Sur cette question, on consultera Collart, 1954, pp. 132-157. Taylor (1991, pp. 336 et 338; 1996, p. 9) défend après Collart l'idée que la dispute des analogistes et des anomalistes est fortement grossie par Varron pour les besoins de sa démonstration, thèse que je ne crois pas pouvoir partager sans nuance (j'ai l'intention de revenir ailleurs sur cette question).

10 A ce propos, et encore qu'il ne s'agisse pas, à proprement parler, d'un fait de nature sociolinguistique, il faut peut-être faire une exception pour la langue poétique, à quoi Varron réserve une place à part. Il est vrai aussi qu'une partie de ses remarques éparses sur les variations diatopiques peuvent être traduites en termes sociologiques (je pense en particulier à l'opposition qu'il établit entre la langue de Rome et celle des campagnes, notamment en *ling.* 5,97).

siècle de notre ère, que je prends comme représentant du courant puriste.[11] La seconde, c'est que les auteurs en question, qui ne jurent que par les textes anciens, doivent à tout moment évaluer la fidélité des manuscrits qu'ils consultent, les fautes de copie n'étant pas l'apanage des scribes médiévaux ou modernes; or le *b a ba* de la philologie, hier comme aujourd'hui, consiste justement dans l'établissement d'un texte aussi correct que possible.

Cette condition purement matérielle, qui, avant l'invention de l'imprimerie, grevait bien plus sérieusement encore qu'aujourd'hui la connaissance des textes, donne lieu à une forme élémentaire de variation et d'insécurité, qu'Aulu-Gelle signale expressément comme telle au moins dans trois de ses 120 notices où se lisent des observations d'ordre grammatical (sur 398 notices conservées de ses *Nuits attiques*)[12].

Ici aussi on peut utilement distinguer le point de vue diachronique du point de vue synchronique, encore que les informations que nous lisons chez Aulu-Gelle les confondent souvent.

*2.1.* L'homogénéité originelle de la langue devient, chez Aulu-Gelle comme chez ses pairs et chez les grammairiens, la pureté – admise par principe – de la langue d'autrefois, incarnée dans les textes des meilleurs auteurs classiques[13]. En certaines occasions, on croirait presque que les puristes aspiraient à figer la langue dans ce qu'ils considéraient comme son état de perfection passée. Malheureusement pour eux, l'usage change peu à peu – changement qu'ils tiennent en général pour une forme de décadence, notamment quand il s'agit de lexique et de syntaxe, bien moins quand il s'agit de phonologie et de morphologie[14].

---

11 Il y a relativement peu de travaux consacrés à Aulu-Gelle. Holford-Strevens (1988, pp. 126-141, chapitre «The Latin Language») est, à ma connaissance, le seul auteur récent à s'être occupé un peu longuement des conceptions de notre antiquaire en matière de langue (il cite bien des exemples que j'allègue aussi, mais dans une perpective différente de la mienne).

12 *Cf.* notamment GELL. 18,5 (les manuscrits courants d'Ennius portent la leçon *quadrupes ecus* 'cheval quadrupède', mais le texte authentique doit être, selon Aulu-Gelle, *quadrupes eques* 'cavalier quadrupède', c'est-à-dire 'monté').

13 Dès la période alexandrine, les Grecs avaient constitué ainsi des canons d'auteurs, et pour certains auteurs, des recueils de leurs oeuvres majeures qui sont souvent à l'origine des corpus conservés; cette coutume a duré longtemps: par exemple les sept tragédies de Sophocle que nous avons en entier ont fait l'objet d'une telle édition eclectique qui date seulement du 4e ou du 5e siècle de notre ère (*cf. RE* III A 1080,67 - 1081,8 [von Blumenthal, 1927]).

14 «Gellius appeals to the uncorrupted language in use before Augustus» (Holford-Strevens, 1988, p. 127).

Concernant les changements phonologiques, quatre notices, dont l'une (GELL. 4,7) signale que le second *a* du nom *Hannibal* (aux cas obliques, tout au moins) était long dans la période archaïque, et qu'il est devenu bref dans la langue classique. Une autre n'est peut-être, au deuxième siècle, qu'orthographique (GELL. 10,11): le génitif singulier correct de *praecox* 'précoce' était *praecocis*, devenu à tort *praecoquis*. Les deux autres notices signalent des changements dans la place du ton: en 13,26 Aulu-Gelle nous dit même qu'on ferait rire de soi si l'on accentuait le vocatif de *Valerius* à l'ancienne, avec le ton haut sur le *a* (il faut en conclure que, de son temps, le vocatif et le génitif étaient tous deux *Vàlérì*, avec le ton haut sur *e*).

Quatorze notices signalent des changements morphologiques entre le passé et le présent d'Aulu-Gelle. Deux exemples suffiront. L'un des textes (GELL. 6,9) rapporte que les verbes *poscere* 'demander', *mordere* 'mordre', *pungere* 'piquer', et d'autres, avaient, dans la langue archaïque, un parfait redoublé en *e* (*peposci*, *memordi*, *pepugi*), contrairement aux formes classiques (*poposci*, *momordi*, *pupugi*). Une autre (GELL. 13,21) cite des textes qui prouvent que *peccatum* 'faute' et *tributum* 'impôt' ont eu des formes de la 4$^{e}$ déclinaison (*peccatus*, *tributus*), et que Cicéron a forgé le féminin exceptionnel *antistita* d'*antistes* (de la 3e décl.)[15].

Huit notices mentionnent au total une dizaine de changements syntaxiques; par exemple: la langue archaïque faisait de *futurum* une forme invariable en fonction d'infinitif futur du verbe *esse* 'être' (GELL. 1,7); la formule *opus est* 'il faut (une chose)' a pu se construire avec l'accusatif, plutôt que l'ablatif classique (GELL. 17,2,15)[16]; il a existé un participe intransitif *occasus* 'couché' (dit du soleil), de forme passive, sur un verbe intransitif, donc en principe exclu par le système latin, qui avait disparu à l'époque classique (GELL. 17,2,10)[17].

Du côté du lexique aussi, Aulu-Gelle mentionne tout aussi bien des changements de sens que des disparitions de mots. Sur dix-huit notices, donnant plus de vingt-trois exemples, six mentionnent des mots sortis de l'usage, tous les autres ayant changé de sens. Un seul exemple de chaque catégorie: le mot *bellarium*, qui désignait un type de service dans l'ordon-

15 En fait, on trouve, à côté d'*antistes* au féminin, la forme *antistita* déjà chez Plaute (*Rud.* 624) et chez Accius (*trag.* 167), à qui Cicéron (*Verr.* II 4,99) l'a peut-être empruntée (*cf. ThlL* II 186,22s. [von Mess, 1901]).

16 *'Nihil sibi' inquit 'divitias opus esse'; nos 'divitiis' dicimus* «Il n'avait nullement besoin des richesses [à l'accusatif], dit-il (Manlius Capitolinus); nous, nous disons 'de richesses' [à l'ablatif]», citation du vieil annaliste Claudius Quadrigarius (frg. 26 *Peter*).

17 Les modernes confirment (*cf. ThlL* IX 2, 352,71s. [Baer, 1973]).

nance des repas, n'existe plus (GELL. 13,11);[18] le classique *deprecari* 'chercher à détourner par ses prières', est devenu, dans le peuple, un intensif de *precari*, signifiant 'supplier' (GELL. 10,11).[19]

*2.2.* Ce sont probablement les informations qu'Aulu-Gelle nous donne sur l'état de la langue de son temps qui sont les plus précieuses.

En premier lieu, on trouve chez lui une sensibilité explicite pour les symptômes qui annoncent un changement des plus importants en latin, je veux dire la perte de la valeur distinctive de la quantité vocalique[20]. Sur sept notices, signalant une dizaine de cas, on le voit mentionner des quantités fautives pour sept mots. Ainsi, il dit (GELL. 7,15) avoir surpris, dans la bouche de deux de ses amis cultivés, aussi bien *quiesco* 'se reposer' avec *e* bref (quantité surprenante pour nous, mais correcte, semble-t-il, pour Aulu-Gelle) que *quiesco* avec le même *e* long que dans *stupesco* 'plonger dans la stupeur' etc., – verbes dérivés de thèmes en *e* long (*stupeo* 'être dans la stupeur' etc.); de même, il entend prononcer *actito* 'plaider souvent' avec *a* bref erroné (GELL. 9,6)[21]. *Mutatis mutandis,* Aulu-Gelle surprend de son temps ce que nous pouvons surprendre du nôtre chez certains locuteurs français, à savoir l'indistinction fréquente de l'opposition entre *é* et *è* en fin de mot, et pas seulement entre le futur et le conditionnel à la première personne du singulier (qui n'a pas entendu nettement tel journaliste radiophonique dire qu'un navire Angl*é* a sombr*è?*).

Au point de vue morphologique, les sept notices signalent surtout des variations libres, comme les accusatifs pluriels *urbes* et *urbis* 'villes'

18 Le *ThlL* II 1805,37s. (Sinko, 1905) montre que le mot était, en fait, revenu à la mode dès la fin du 1er siècle de notre ère.

19 La langue littéraire du 4e siècle ne connaît pratiquement plus que cet usage, déclaré vulgaire au 2e siècle (le *ThlL* V 1, 600, 1s. [Gudeman, 1911] montre que cette valeur a des antécédents classiques).

20 On a des exemples épigraphiques au 1er siècle déjà (inscriptions métriques de Pompéi, notamment *CIL* IV 5092 et 10024), mais Aulu-Gelle est, à ma connaissance, le premier auteur ancien qui enregistre – bien entendu sans en concevoir la portée à venir – le phénomène en question (Holford-Strevens (1988, pp. 133-134) ne tire aucune conclusion linguistique des remarques qu'il cite, sinon pour dire que l'usage a changé). Environ un siècle après lui, le grammairien Sacerdos dénonce expressément le barbarisme qui consiste à confondre la quantité des voyelles intérieures (SACERDOS *gramm*. VI 451,4-6) et finales (*ibid.*, 494,7-11) des mots dans la prononciation de son temps. Vers 425, enfin, Augustin constate que «les oreilles des gens d'Afrique ne distinguent pas la prononciation longue ou brève des voyelles» (AVG. *doctr. christ*. 4,24 *Afrae aures de correptione vocalium vel productione non iudicant*).

21 Le *a* du participe *actus* et de son dérité le fréquentatif *actitare* était effectivement long quand la quantité des voyelles était pertinente.

(GELL. 13,21), les adverbes *quartum* et *quarto* ‘quatrièmement’ autrefois pourtant distingués (GELL. 10,1)[22], ou le genre indifféremment masculin ou féminin de *finis* ‘fin, limite’ (GELL. 13,21 encore). A lire le texte GELL. 14,5 on apprend que les grammairiens se disputaient à propos du vocatif des adjectifs en *–ius:* les uns préconisaient *egregie* ‘remarquable’, les autres (sur le modèle des substantifs, probablement) *egregi*. Le critère de choix, en cas de variation libre, c’est l’oreille, c’est-à-dire ce que nous appellerions le gout (13,21); en cela, Aulu-Gelle suit simplement l’enseignement de Cicéron, pour qui l’oreille devait même l’emporter sur la règle[23].

La syntaxe nous vaut cinq exemples pour quatre notices. Nous apprenons ainsi que *quoad vivet* ‘tant qu’il vivra’ est synonyme de *quoad morietur* ‘jusqu’à ce qu’il meure’ (GELL. 6,21), que la locution *die quarto* signifie aussi bien ‘il y a trois jours’ que ‘dans trois jours’ (GELL. 10,24), ou que, selon le sens qu’il faut donner à la phrase où la forme se présente, *subruptum erit* peut représenter un seul verbe – au futur antérieur passif, dirions-nous – ou deux verbes, c’est-à-dire le futur du verbe ‘être’ et le participe passif du verbe ‘dérober’ (GELL. 17,7)[24].

Sur plus de quinze notices relatives au lexique de son temps, je signalerai seulement ses remarques sur les deux valeurs, pour lui contradictoires (intensive ou augmentative et diminutive),[25] du préfixe *ve-* (GELL. 5,12; 16,5), ou la synonymie de *festinare* et *properare* ‘(se) hâter, accélérer’, verbes qu’en revanche Caton distinguait (GELL. 16,14), et la remarque analogue concernant *vanus* ‘vaniteux, inconstant’ et *stolidus* ‘stupide, niais’ (GELL. 18,4).

Une de ces notices lexicales cite un fragment de Varron, avec une remarque qui se retrouve d’ailleurs encore dans les ouvrages conservés de cet auteur

22 Aulu-Gelle admet la distinction entre *quartum* ‘pour la quatrième fois’ et *quarto* ‘en quatrième lieu’, confondus déjà par Ovide.

23 CIC. *orat.* 159 *consule veritatem: reprehendet; refer ad auris: probabunt* «consulte la ‘vérité’ (la règle linguistique), elle se gendarmera; raporte-toi à ton oreille, elle approuvera» (il s’agit de la prononciation avec *i* long du préfixe *in-* devant *s* et *f*).

24 Cette observation (qu’Aulu-Gelle emprunte à Nigidius Figulus) dément les philologues modernes (p. ex. Taylor, 1991, pp. 336 et 339) qui assurent que les Latins, à la seule exception de Varron, n’avaient pas reconnu l’existence du futur antérieur (toujours confondu, il est vrai, chez les autres auteurs latins avec ce que nous appelons le subjonctif parfait): les exceptions sont au moins au nombre de trois (Varron, son contemporain Nigidius et Aulu-Gelle).

25 GELL. 5,12,10 *nam et augendae rei et minuendae ualet;* 16,5,5 *‘ve’ particula … tum intentionem significat, tum minutionem*.

(VARRO *rust.* 1,2,1; *cf. ling.* 7,12): Varron, sur ses vieux jours, surprenait sur le vif un changement lexical: lui qui avait toujours appelé le bedeau *aeditumus*, on voudrait qu'il se plie désormais au nouvel usage et dise *aedituus* (cité par GELL. 12,10).

On ne trouve pas, chez Aulu-Gelle, de véritables observations sur des formes dialectales, par exemple compagnardes, comme Varron en a quelques-unes (ainsi VARRO *ling.* 5,97: on dit *hedus* à la campagne et *haedus* à Rome, pour le chevreau). Il citait toutefois un substantif utilisé en Afrique du nord, *cupso*, dont nous ignorons le sens (GELL. 8,13)[26]. Sur la variation diatopique, Aulu-Gelle signale seulement que les noms des vents changent selon les régions (GELL. 2,22). On ne considérera pas comme des cas de variation la simple origine étrangère de tel ou tel mot (GELL. 15,30 sur *petorritum* 'char', d'origine gauloise, et sur *lancea* 'lance', d'origine espagnole, science empruntée à Varron)[27].

Il est plus disert sur les variations sociologiques. Presque toutes les notices sur les changements lexicaux mentionnent que le peuple prête aux mots des sens erronés. Au détour d'une notice (GELL. 20,11), nous apprenons qu'un certain P. Lavinius avait écrit un *de uerbis sordidis* «Sur l'argot (?)» inconnu par ailleurs[28]. Commentant des passages tirés du premier libre des *Annales* de Q. Claudius Quadrigarius dans une notice déjà citée ici (17,2,21), Aulu-Gelle nous dit que *arrabo* 'arrhe' est un synonyme vulgaire de *pignus* 'gage' (probablement dans le sens du texte où Aulu-Gelle trouve le mot, c'est-à-dire pour désigner des otages, comme dans plusieurs passages de Tite-Live), et que *arra* est encore plus vulgaire[29]. Au total, une

26 Comme le livre 8 est perdu, sauf les *capitula*, ce que l'auteur y disait de ce mot a disparu.

27 Il aurait pu trouver aussi l'information chez Quintilien (*inst.* 1,5,57), qui signale encore l'adjectif *gurdus* 'bête' comme équivalent vulgaire de *stolidus* 'stupide' venu d'Espagne (*ibid.*).

28 Aulu-Gelle est notre seule source pour ce grammairien, qu'on place ordinairement au 2e siècle de notre ère. L'exemple unique repris par l'auteur est *sculna* (dont Lavinius, au témoignage d'Aulu-Gelle, dit qu'il figurait dans une oeuvre aujourd'hui perdue de Varron, et qui se lit plus tard chez Macrobe, *Sat.* 3,17,16), synonyme employé par le peuple (*vulgo*) au lieu du plus raffiné (*elegantius*) *sequester* 'arbitre, dépositaire' et que Lavinius rattachait étymologiquement, par l'intermédiaire de la forme supposée *seculna*, au verbe *sequi* 'suivre' auquel il rapporte aussi *sequester*. Il reste qu'il m'est difficile de croire qu'un mot utilisé par Varron ait été vraiment jugé *sordidum* 'bas, sale' par Aulu-Gelle!

29 C'est le seul exemple que je puisse citer dans lequel un auteur s'exprime en supposant une échelle lexicale comprenant deux degrés vulgaires à côté du degré ordinaire (la théorie rhétorique des trois niveaux de style peut avoir influencé la remarque d'Aulu-Gelle). Dans la langue juridique, *arrabo* (mot d'origine sémitique) ou sa forme abrégée

dizaine de notices signalent la variation entre usage élevé et usage bas, tandis qu'une seule se rapporte à la langue technique, en l'occurrence celle de la vie militaire, dont l'auteur mentionne quelques verbe typiques, tels l'archaïque *copiari* 'se munir abondamment', déclaré expressément *verbum castrense* 'mot militaire', ou *lignari* 'faire provision de bois', *aquari* 'faire provision d'eau', etc. (17,2,9).

Rappelons que la rhétorique avait codifié depuis longtemps les niveaux de styles, avec leurs variations lexicales et syntaxiques bien déterminées[30]. L'enseignement scolaire a suivi: il arrivera un temps où les grammairiens pourront dire que telle formule est une licence poétique chez un auteur classique, mais est un barbarisme chez vous et moi[31].

L'excès de purisme est néanmoins condamnable; Aulu-Gelle n'est pas un intégriste de l'antiquité linguistique[32]. Ainsi, on le voit réprimander un jeune homme qui parle tellement à l'ancienne qu'il en est incompréhensible; car ceux qui s'exprimaient ainsi au début de l'histoire de Rome ne parlaient pas comme les premiers habitants de l'Italie, mais ils se servaient des mots de leur temps; de même, ce jeune homme peut vivre à l'ancienne, si cela lui chante, mais il doit se servir de la langue présente (GELL. 1,10).

Quand il cite une foule de mots inventés par les poètes archaïques (dans une demi-douzaine de notices), il lui arrive de critiquer l'auteur pour avoir créé des formes peu respectueuses des règles ordinaires; ainsi, le mimographe Laberius est cité pour sa néologie débridée, lui qui appelle le voleur *manuarius*,[33] qui dit *elutriare* 'débouser' pour 'laver'[34] et *lavandaria*

---

*arra* désignent spécifiquement un gage financier, même si l'on peut en trouver des emplois métaphoriques hors de la sphère économique.

30 La *Rhétorique à Herennius,* de la première moitié du 1er siècle avant J.-C., donne des exemples très éclairants des trois niveaux de style (RHET. *Her*. 4,12-14).

31 *Cf.* Consent. *gramm.* V 387, 21-24 *metaplasmus vel ob similitudinem lectionis aut veteris consuetudinis a doctis fit scienter, barbarismus vero ab imprudentibus nulla aut veterum aut consuetudinis auctoritate perspecta assumitur* «le métaplasme est produit sciemment par les gens instruits, par exemple sur le modèle d'un texte ou d'un usage ancien, tandis que le barbarisme est commis par des ignorants qui ne considèrent aucune autorité, que ce soit celle des anciens (auteurs) ou celle de l'usage» (*cf.* Lambert, 1908, p. 214 «Le métaplasme est le barbarisme des poètes»).

32 Malgré son gout pour l'archaïsme, «this does not mean that Gellius either practiced or preached a wholesale return to ancient usage» (Holford-Strevens, 1988, 132).

33 Dérivé désignant celui qui fait profession de sa main; Laberius disait aussi *manuari* 'jouer de la main', pour 'voler'.

34 Il est possible que Laberius ait fait un composé mi-latin, mi-grec (explication du dictionnaire de Gaffiot, par *ex-* et *loutrion* 'eau sale d'un bain'), mais on admet maintenant (révision du dictionnaire par P. Flobert) qu'il jouait aussi sur *lutum* 'boue',

(au neutre pluriel) pour ‘linge à laver’ (GELL. 16,7)[35]. Ailleurs, en revanche, il admet sans trop de difficulté les créations poétiques, pourvu qu’elles se recommandent à lui par leur antiquité même, tels les cinq mots (sur six vers cités) de Furius d’Antium qu’il cite en 18,11 (*lutescere* ‘se transformer en boue’, *noctescere* ‘se faire nuit’, etc.); lui-même toutefois hésite et considère comme inadmissibles des mots qui seraient certes potentiellement latins, mais non encore entrés dans l’usage, dont il faudrait se servir, par exemple, pour traduire du grec (*cf.* GELL. 11,16)[36].

## 3. Conclusion

Sans même fouiller toute la littérature latine, on trouve aisément des textes qui prouvent que les Anciens étaient sensibles à bien des formes de la variation linguistique, conçue le plus souvent comme une atteinte à la perfection, que cette dernière soit conçue comme originelle et mythique ou comme classique et littéraire.

Sauf chez les épicuriens, pour les philosophes du langage (tel Varron) le modèle est en somme celui de l’âge d’or, suivi de la décadence historique; ce modèle épistémologique est très fréquent dans l’Antiquité, comme on sait (il suffit de penser à la théorie des quatre âges). Pour la philologie, l’âge d’or est le classicisme; sur une tonalité plus frivole, le modèle est pourtant foncièrement le même: tout est soumis à la loi de la dégradation progressive.

L’établissement de l’idéal, du côté des philosophes du langage, se fait au nom d’une théorie de la régularité parfaite, ou analogie, projetée sur

dont il invente ou reprend au peuple un dérivé fantaisiste (que je tente de rendre dans mon interprétation du verbe); toutefois, pour le *ThlL* (V 2, 436,24s. [Krohn, 1933]), ce verbe, dont on connait quelques exemples postérieurs, est rapporté à *eluere* ‘ôter en lavant, rincer’, à *lavare* ‘laver’ et à *lotor* (variante *lutor*) ‘laveur, blanchisseur’, mais la formation est de toute manière irrégulière.

35 *Laberius verba pleraque licentius petulantiusque finxit* «Laberius inventa une majorité de mots en prenant trop de liberté et d’une manière trop irrévérentieuse» (rubrique du chapitre 16,7).

36 Pour traduire le grec *polupragmosunè* ‘fait de s’occuper de beaucoup de choses’, il considère comme insuffisant le néologisme *negotiositas* ‘accaparement par les affaires’ (Gaffiot) et renonce à forger un mot composé latin – qu’on doit supposer être **multinegotius* – parce qu’il serait éminemment choquant (11,16,4 *insigniter asperum absurdumque*); en 16,8 Aulu-Gelle mentionne les termes *profatum* et *proloquium* tentés en latin pour rendre le grec *axiôma* ‘proposition’ en logique, puis il mentionne les adjectifs *adiunctus* et *conexus* traduisant le grec *sunèmmenos*, désignant la réunion de deux propositions (l’exemple qu’il donne et du type ‘si *p* alors *q*’), etc.

l'origine supposée iconique. Du côté des philologues, l'idéal se décrète au nom de l'autorité; en ce sens, c'est un deuxième modèle idéologique qui s'impose, celui de l'autorité, justement[37]. Je crois cependant qu'on peut trouver jusque chez Varron des traces de ce modèle[38], très présent aussi dans toute l'Antiquité et même ravivé par le christianisme (pour qui les Écritures sont la source indubitable de la vérité).

Si Varron va jusqu'à envisager une authentique politique linguistique pour tenter de corriger les défauts que le temps a produits[39], la position philologique recourt essentiellement à la culture, à la formation scolaire, pour maintenir aussi pur que possible son idéal classique[40]. Le temps aidant, la distance entre la langue ainsi apprise et la langue parlée réelle se fait si grande que la compréhension n'est plus garantie. L'anecdote du jeune homme baragouinant comme aux siècles passés est là pour prouver qu'au fond Aulu-Gelle était bien conscient des inconvénients du conservatisme linguistique à tous crins. Et s'il en faut une preuve supplémentaire, voici la première phrase de GELL. 13,30:

> On peut remarquer que la plupart des mots latins se sont éloignés de la signification qu'ils avaient en naissant, pour en prendre une nouvelle, soit très différente soit toute voisine, et que cet éloignement a été produit par la coutume et par l'ignorance des hommes qui emploient à tort et à travers des mots dont ils n'ont pas appris de quelle nature ils sont[41].

37 Ce modèle est alexandrin et littéraire: le poète Callimaque avait pour devise de ne rien écrire qui ne fût attesté. Pour le rôle de l'*auctoritas* chez Aulu-Gelle, *cf.* Holford-Strevens, 1988, p. 130 («the highest principle in Gellius'eye») et *passim.*

38 Les étymologies à la mode stoïcienne (issues d'une interprétation sans doute trop sérieuse du *Cratyle* de Platon, elle-même fondée sur le principe d'autorité) ne peuvent en général pas s'imposer par leur évidence linguistique, elles ne peuvent donc se recommander que de l'autorité de qui les propose (j'ai tenté cette explication dans mon article de 1991).

39 *Cf.* VARRO *ling*. 9,16 et le commentaire que j'en donne dans mon article de 1998 (1999).

40 Je ne veux pas dire par là qu'Aulu-Gelle, que j'ai retenu comme exemple éclatant de la position philologique, ait l'esprit grammairien, bien au contraire (*cf.* Holford-Strevens, 1988, p. 126, «Gellius … despises professional *grammatici* both intellectually and socially»). Ce dédain va parfois si loin qu'Aulu-Gelle se trompe au moins une fois de manière flagrante dans une de ses interprétations: à propos de LVCR. 2,1153-1154 *haut … mortalia saecla superne* / *aurea de caelo demisit funis in arva* «ce n'est pas d'en haut une corde qui fit descendre les êtres mortels du ciel sur les emblavures d'or», il prétend, évidemment à tort, que l'épithète *aurea* qualifie *funis* 'corde' (par là exceptionnellement du féminin, à son avis), alors que l'expression *aurea arva* désigne bien entendu la terre à l'époque de l'âge d'or (GELL. 13,31,31).

41 *Animadvertere est pleraque verborum Latinorum ex ea significatione, in qua nata sunt, decessisse vel in aliam longe vel in proximam, eamque decessionem factam esse consuetudine et inscitia temere dicentium, quae, cuimodi sint, non didicerint.*

Près de deux siècles et demi plus tard, Augustin devra en prendre son parti; quoique formé à la culture la plus classique, dans ses sermons d'évêque au bon peuple d'Hippone il devra recourir à la langue que ses ouailles pouvaient seule comprendre, celle de son temps[42]. C'est pourquoi il expliquera un jour qu'il préfère dire vulgairement *ossum* 'os' plutôt que correctement *os*, avec un *o* jadis bref qui ne se distinguait plus de l'*o* jadis long du mot *os* 'visage'[43].

**Bibliographie**

Les textes anciens sont cités selon les conventions usuelles de la philologie.

Gaffiot, Félix. *Dictionnaire illustré latin-français*. Paris: Hachette, 1924.

Gaffiot, Félix. *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*. Nouvelle édition revue et augmentée sous la direction de Pierre Flobert. Paris: Hachette, 2000.

*CIL = Corpus inscriptionum Latinarum*. Berlin, 1863—

*RE = Realencyclopädie der Altertumswissenschaft* [Pauly-Wyssowa]. Stuttgart (puis München) 1893-1980 [une grande partie des volumes a été reproduite par Druckenmüller à Munich].

*ThlL = Thesaurus linguae Latinae*. München, 1900—.

Amacker, R. (1990). L'argumentation pragmatique chez Priscien: 'personne' et 'déixis'. *Historiographia Linguistica, 17*, 269-291.

— (1991). [1992]. Science et conscience de la langue dans l'étymologie varronienne. *Cahiers Ferdinand de Saussure, 45*, 21-49.

— (1998). [1999]. Le rôle du sujet parlant dans le *de lingua Latina* de Varron. In Actes du colloque «Epistémologie historique de la linguistique» (Sion, 4-5 septembre 1997), *Cahiers Ferdinand de Saussure, 51*, 39-61.

— (à paraître). Varron, Lucrèce, Augustin: aspects de la philosophie du langage à Rome. In *Les origines du langage: mythes, théories, poétiques, fictions»*, Actes du colloque international (Genève, 8-9 décembre 2000). *Le Genre humain* (livraison de 2002?).

Collart, J. (1954). *Varron, grammairien latin*. Paris: Les Belles Lettres.

Herbermann, C.P. (1991). Antike Etymologie. In P. Schmitter (Hrsg.), *Sprachtheorien der abendländischen Antike*. (pp. 353-376). Tübingen: G. Narr [= Geschichte der Sprachtheorie 2].

Holford-Strevens, L. (1988). *Aulus Gellius*. London: Duckworth & Co.

42 Son motto, en la matière, était qu'il valait mieux être repris par les grammairiens plutôt qu'être incompris des gens (AVG. *enarr. in psalm.* 138,20 *melius est reprehendant nos grammatici quam non intellegant populi*).

43 AVG. *doctr. christ.* 4,24 *cur pietatis doctorem pigeat, imperitis loquentem, 'ossum' potius quam 'os' dicere, ne ista syllaba non ab eo quod sunt 'ossa', sed ab eo quod sunt 'ora', intellegatur* «pourquoi le maître de piété se gênerait-il de dire, en parlant à des ignorants, *ossum* plutôt qu'*os*, s'il veut éviter de voir cette syllabe *os* comprise, non pas comme forme du mot dont le pluriel est *ossa* 'os', mais comme forme du mot dont le pluriel est *ora* 'bouche'?».

Hossenfelder, M. (1991). Epikureer. In P. Schmitter (Hrsg.), *Sprachtheorien der abendländischen Antike*. (pp. 217-237). Tübingen: G. Narr [= Geschichte der Sprachtheorie 2].

Taylor, D. J. (1975). Declinatio: *A Study of the Linguistic Theory of Marcus Terentius Varro*. Amsterdam: J. Benjamins.

— (1991). Roman Language Science. In P. Schmitter (Hrsg.), *Sprachtheorien der abendländischen Antike*. (pp. 334-352). Tübingen: G. Narr [= Geschichte der Sprachtheorie 2].

— (1996). *Varro – De Lingua Latina X. A new critical text and English translation with prolegomena and commentary*. Amsterdam & Philadelphia: J. Benjamins.